

CATHERINE CLÉMENT

LE VOYAGE DE THÉO

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COUVERTURE, CARTE ET DESSINS INTÉRIEURS :
JEFFREY FISHER

ISBN : 978-2-02-114090-3

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Titus la sardine

Sommaire

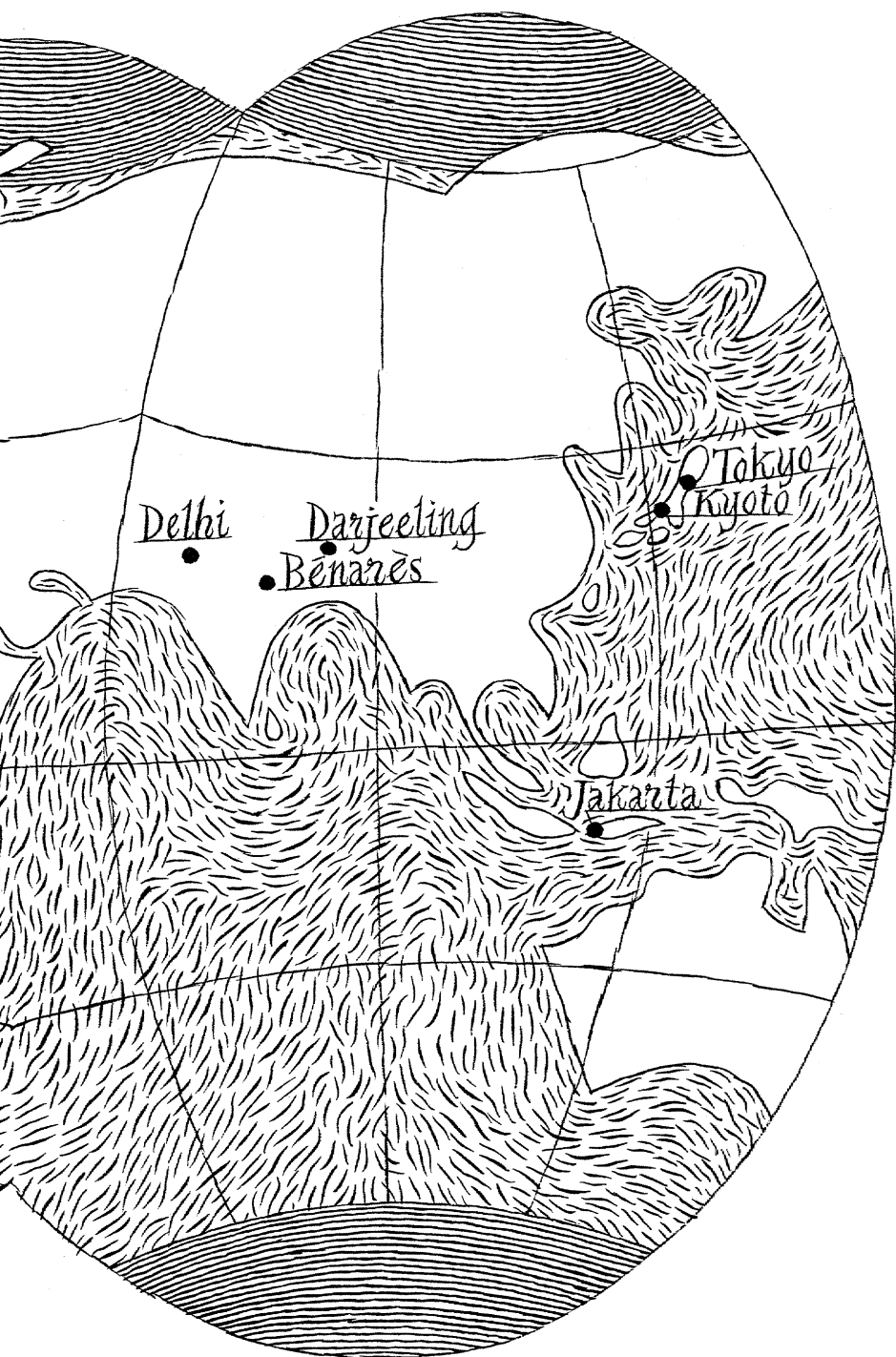
	La Colère des dieux	<i>15</i>
1	Une histoire à la Marthe	<i>25</i>
2	L'an prochain à Jérusalem	<i>41</i>
3	Un mur et un tombeau	<i>81</i>
4	La nuit des Justes	<i>107</i>
5	Une barque solaire et dix lentilles	<i>123</i>
6	L'archéologue et la cheikha	<i>139</i>
7	Sept collines, une pierre	<i>157</i>
8	La gloire et les pauvres	<i>177</i>
9	Aux images de Dieu	<i>193</i>
10	L'Inde aux sept visages	<i>207</i>
11	Mahantji	<i>229</i>
12	Les leçons du fleuve	<i>243</i>

13	Démons et merveilles	261
14	Foudres bénies	273
15	Entre ciel et terre	297
16	Les ancêtres et les immortels	317
17	Mères et filles du Japon	333
18	Fleur, femmes, thé	355
19	La mélancolie des cerisiers	375
20	La religion de la souffrance	395
21	La Terre-Mère et le don des larmes	419
22	Islam : l'abandon à Dieu	431
23	L'amour fou	453
24	Le livre ou la parole ?	471
25	La vie des ancêtres	493
26	Le bœuf, la chèvre, les coqs et l'initié	513
27	La chevauchée des dieux	543
28	La grande protestation	567
29	Retour aux sources	595
30	Le voyage est fini, le voyage commence	619
	<i>Index</i>	639

Carte

Les Étapes du Voyage de Théo





Delhi

Darjeeling

Benarès

Tokyo

Kyoto

Jakarta

La Colère des dieux

– Théo ! Tu as vu l’heure ? THÉO !

Théo ne dormait pas vraiment. La tête enfouie sous les draps, il s’abandonnait au flou délicieux du réveil. Au moment précis où sa mère entrait dans sa chambre, la peau de ses pieds commençait à le quitter, et il allait pouvoir s’élever dans les airs, sans son corps... Quel rêve incroyable ! Et il aurait fallu s’arrêter ? Quand on flânait si bien entre le sommeil et le jour, pourquoi ?

– Allez, ça suffit ! s’écria Mélina Fournay. Cette fois, tu te lèves, sans cela...

– Non ! gémit une voix étouffée. Pas secouer l’oreiller !

– Chaque fois, c’est pareil, protesta sa mère. A force de traîner le soir, tu as de mauvais réveils. C’est ta faute, aussi !

Théo se redressa péniblement. Le plus dur, c’était de passer à la position verticale et d’affronter le léger vertige du matin. Un pied surgit du lit, puis une jambe, puis Théo tout entier, fourrageant ses cheveux bouclés. Il se mit debout... Et chancela. Sa mère le rattrapa de justesse et s’assit avec lui sur le bord du lit. En soupirant, elle examina les livres éparpillés sur la couverture.

– Dictionnaire de l’Égypte ancienne, Mythologie grecque, Livre des Morts tibétain... Qu’est-ce que c’est que ces horreurs ? Ce

n'est pas de ton âge, Théo ! Jusqu'à quelle heure as-tu traîné cette nuit ? dit-elle, grondeuse.

– Hmmm... Sais plus, grogna Théo endormi.

– Tu lis vraiment trop tard, murmura-t-elle, fronçant ses épais sourcils noirs. Tu vas finir par te rendre malade, sais-tu ?

– Mais non, répondit Théo dans un bâillement. C'est juste que j'ai un peu faim.

– Tout est sur la table et je t'ai préparé tes vitamines, dit-elle en l'embrassant sur le front. Ton amie Fatou ne va plus tarder, dépêche-toi. Couvre-toi bien, il fait drôlement froid. Ah ! N'oublie pas de passer à la pharmacie chercher tes ampoules. L'ordonnance est sur le buffet de l'entrée... Théo !

Mais Théo trottinait vers la salle de bains en se tenant aux murs. Pensive, Méлина retourna dans la cuisine, où son mari Jérôme lisait le journal de la veille.

– Cet enfant ne va pas bien, dit-elle à mi-voix. Pas bien du tout.

– Qui, Théo ? dit son mari sans lever la tête. Primo, à quatorze ans, ce n'est plus un enfant. Deuxio, qu'est-ce que tu lui trouves ?

– Oh toi, tu ne vois jamais rien. Il a une mine de déterré, il a du mal à se lever...

– Descartes aussi détestait se lever le matin. Cela ne l'a pas empêché de devenir philosophe.

– Mais on dirait qu'il a des vertiges, et...

– Tu sais bien qu'il lit tard, coupa Jérôme tranquillement.

– As-tu vu ses lectures ? s'écria Méлина. Dictionnaire de mythologie, Livre des Morts tibétain... Le Livre des Morts !

– Écoute, chérie, Théo n'a eu aucune éducation religieuse. Nous étions d'accord sur ce principe, toi et moi... Rien d'étonnant à ce qu'il se forme lui-même ! Laisse-le faire ! S'il veut choisir une religion, qu'il soit libre... Et puis il a beaucoup grandi. La visite médicale annuelle n'a rien montré, que je sache ?

– Tu plaisantes, Jérôme ! La visite médicale au lycée ? Auscultation, réflexes, radio rapide et encore pas toujours, terminé... Non, décidément je vais l'emmener chez Delattre.

– Arrête un peu, Méлина ! Tu le bourres de fortifiants et tu le couves comme un bébé ! Il lit tard, bon. Je trouve cela plutôt bien. Assieds-toi.

– Il a quelque chose, dit-elle entre ses dents. J'en suis sûre.

– Comme tu veux, soupira-t-il en pliant son journal. Va chez

Delattre. Tu l'auras, ta prise de sang. Et moi, si tu veux bien, je file au labo. Est-ce que j'ai droit à un baiser ?

Mélina tendit sa joue sans répondre.

– Et je ne veux plus entendre parler des vertiges de ton poussin chéri ! menaçait-il en quittant la pièce.

Seule devant son café, Mélina ruminait en attendant Théo.

La famille de Théo

Jusqu'à ce dernier hiver, l'humeur de la famille Fournay était au beau fixe. Pas de chômage, pas de disputes. Le père de Théo était directeur de recherches à l'Institut Pasteur, jouait du piano à ravir et se montrait le meilleur des époux. Mélina avait beaucoup de chance : professeur de sciences naturelles au lycée George-Sand où Théo poursuivait ses études, Mélina avait des collègues impétueux et des lycéens sages. Les sœurs de Théo adoraient leur frère : l'aînée, Irène, commençait une licence d'économie et Athéna, la petite dernière, allait entrer en sixième. Hormis quelques affaires de chaussettes mélangées dans le panier à linge et de belles batailles rangées pour débarrasser la table, Théo ne connaissait aucun problème avec ses sœurs. Mais il était fragile, voilà.

Avant d'épouser Jérôme, Mélina Chakros avait connu des moments difficiles. Elle était encore enfant lorsque, en 1967, menacés par la dictature militaire en Grèce, Georges Chakros, son père, journaliste de son état, et Théano, sa mère, qui était violoniste, avaient dû s'exiler à Paris, ville sans oliviers et sans soleil. Puis Mélina avait grandi, réussi ses examens, rencontré Jérôme, épousé Jérôme, les enfants étaient nés, la dictature des colonels avait fait place à la démocratie et les parents Chakros étaient retournés à Athènes. En mémoire du pays retrouvé, les petits Fournay portaient des prénoms grecs. Voilà pourquoi l'aînée s'appelait Irène, c'est-à-dire la paix, et la petite, Athéna, autant dire la sagesse. Quant au prénom complet de Théo, c'était Théodore, ce qui veut dire en grec « le don de Dieu ». Évidemment, pour Théodore et Athéna, c'était un peu dur à l'école, mais vite, leurs amis avaient pris l'habitude de les appeler Théo et Attie.

Tout eût été parfait, n'était la santé de Théo.

Théo avait eu une naissance mouvementée. Mélina attendait des jumeaux. Ils étaient nés avec un bon mois d'avance, mais seul

Théo avait survécu. Il en avait gardé un sommeil difficile et une vraie fragilité. Pour ne pas le troubler davantage, Mélina avait décidé qu'on ne lui dirait rien de son jumeau mort-né, dont il ignorait l'existence. Théo avait été un bel enfant un peu frêle, avec des boucles noires et un regard vert à rendre jalouses ses sœurs.

« La beauté du diable... », disait de son vivant la mère de Jérôme, Marie, sa grand-mère française, qui en tenait pour les fées et les lutins des bois. « La beauté des dieux ! » répliquait Mamy Théano, sa grand-mère grecque, qui gavait son petit-fils de mythologie antique et de religion orthodoxe. Théo était si joli, si vulnérable que, lorsque les deux grand-mères s'extasiaient sur le charme de l'enfant, Mélina se signait discrètement et touchait du bois en cachette, pour conjurer le mauvais sort. Car si elle ne croyait pas en Dieu, la maman de Théo était terriblement superstitieuse.

Dans la famille, on le savait, Théo n'était pas comme les autres. Toujours premier en classe, il lisait sans cesse ; il avait commencé tout petit, le nez constamment fourré dans ses sacrés bouquins. Et quand on l'arrachait à ses lectures, il se plantait devant son Macintosh, dans lequel il explorait ses CD Rom avec passion. Ces derniers temps, Théo ne quittait plus un jeu mythologique en anglais que lui avait offert sa mère, *Wrath of the Gods – La Colère des dieux* – où un jeune héros se trouvait confronté à tout ce que la Grèce compte de sirènes, de géants et de monstres, cependant qu'une Pythie aux cheveux rouquins délivrait des conseils pervers pour désorienter le joueur.

Malgré ses réticences sur les jeux vidéo, Mélina n'avait pas résisté à *La Colère des dieux*, à cause de la Grèce. Des heures durant, Théo se promenait sur l'écran à travers le pays natal de sa mère sous les oliviers grecs, des heures durant il jouait à chercher l'identité du Héros qui lui ressemblait comme un frère. Beau gosse, très malin, un peu frêle, le Héros de *La Colère des dieux* devait affronter plusieurs fois les Enfers afin de retrouver son véritable père, Zeus, le roi des dieux grecs. Lorsque Jérôme Fournay essayait de rivaliser avec son fils, il se retrouvait aux Enfers et n'en sortait jamais... Car c'était un fait avéré : à coups de gemmes, de marteaux, de philtres et d'anneaux mystérieux, seul Théo parvenait à retrouver le roi des dieux avec son Macintosh. Tout le monde savait que Théo était un enfant génial.

Que Théo fût un petit génie n'inquiétait pas grand monde. Mais il était fragile, beaucoup trop fragile. A toute vitesse, Mélina récapitulait. A trois ans, il avait eu une primo-infection. A sept ans, une méchante scarlatine l'avait durablement affaibli, mais il en avait quatorze aujourd'hui et c'était une vieille affaire. A dix ans, il s'était cassé le tibia en jouant au foot. Ensuite, il avait grandi énormément, le sport le fatiguait, ses professeurs parlaient de surmenage, bref, Théo traînait une étrange faiblesse. Fallait-il chercher du côté de l'hérédité ? A quatorze ans, sa mère avait fait une grosse anémie. Ou alors, une simple hypoglycémie ? A moins que peut-être une mononucléose...

Fatou

– Bonjour ! cria une voix dans le couloir. C'est Fatou !

Comme toujours, Fatou était d'une ponctualité exemplaire. Et comme toujours elle arrivait essoufflée, secouant ses minuscules tresses terminées par des perles d'or. Fatou la Sénégalaise venait en voisine, et Fatou, c'était la joie du matin.

– Déjà ? Je ne t'ai pas entendue sonner !

– Normal, répondit la petite en posant son sac à dos. J'ai croisé ton mari, il m'a ouvert la porte. Théo est prêt ?

– Bien sûr que non, soupira Mélina. Tu sais comment il est. Tiens, assieds-toi et prends du café.

– Pas le temps. On va finir par être en retard, en plus on a une interro en histoire ce matin. Je vais le chercher.

– Frappe avant d'entrer ! Il est dans la salle de bains ! cria Mélina vainement.

Comme si Fatou se souciait de voir Théo tout nu... Depuis la petite école, ils avaient grandi ensemble. Dans la rue de l'Abbé-Grégoire, jamais on ne voyait Fatou sans Théo, Théo sans Fatou. Fatou riait tout le temps, sauf pendant les manifs, quand un jeune s'était fait descendre dans les banlieues. Alors Fatou déboulait chez Théo et le prenait par la main, allez, disait-elle, on va à la manif, mon Théo. Théo ne pouvait se passer de Fatou, qui le sortait de ses bouquins en lui racontant le Sénégal.

Le long nez des pirogues surfant sur la crête des vagues, les baobabs aux bras tourmentés, les noirs greniers de paille sur pilotis, les plages où les pêcheurs déversaient les barracudas, le vol lourd

des pélicans, les gros yeux rouges des hippopotames qui surgissaient une fois tous les dix ans sur les rives du fleuve Sénégal... Fatou parlait et Théo rêvait. M. Diop, le père de Fatou, était veuf. Philosophe de son état et fonctionnaire à l'Unesco, il évoquait les vacances qu'un jour, c'était certain, on passerait en Afrique ensemble... Mais chaque année, les deux familles se retrouvaient à La Baule où, sur le bord de la plage, Abdoulaye Diop comparait les vagues grises des plages françaises aux vagues turquoises de son pays, avec mélancolie.

– MÉLINA ! hurla soudain Fatou dans la salle de bains. Vite !

Mélina se précipita. Étendu de tout son long sur le carreau de la salle de bains, Théo avait tourné de l'œil. Fatou lui tapotait les joues sans résultat. Mélina prit un verre, ouvrit le robinet en grand et balança l'eau sur le visage de Théo qui battit des paupières et éternua.

– Ne bouge pas, mon chéri, chuchota sa mère. Attends... On va te relever.

Mais quand il fut debout, Théo se mit à saigner du nez.

– La tête en arrière, Théo, ordonna Mélina d'une voix brève. Fatou, une serviette, s'il te plaît. Mouille-la. Bien froide. Passe-la-moi... Là, sur le front. Ce n'est rien.

Mais elle ne pensait pas ce qu'elle disait. Non, ce n'était pas « rien ». Mélina ne s'était pas trompée : Théo était malade. Et pendant que le saignement s'arrêtait, elle palpait le cou de son fils. Bourré de ganglions. Le visage de Mélina se crispa.

– Fatou, Théo n'ira pas au lycée ce matin, décida-t-elle. Je vais faire un mot d'excuses, que tu porteras au proviseur.

– Oui, madame, répondit Fatou pétrifiée.

– Ne m'appelle pas madame ! tonna Mélina. Théo, va te recoucher. Je t'apporte ton petit déjeuner au lit.

– Chouette ! murmura Théo. J'adore ça !

– Flemmard, dit Fatou. Je repasserai tout à l'heure. T'inquiète pas, mon Théo.

– Mais je ne m'inquiète pas, dit Théo. Pourquoi ? Je devrais ?

Une mystérieuse maladie

Le docteur Delattre avait pris la tension de Théo, vérifié les réflexes de Théo, palpé les ganglions sous le cou, tâté les aisselles

et les plis de l'aîne et s'était arrêté un instant sur un bleu que Théo avait à la cuisse.

– Quand t'es-tu cogné ? avait-il demandé, le visage fermé.

Mais Théo, qui se cognait tout le temps, ne savait plus exactement ni où, ni quand. Ensuite le docteur avait examiné la peau sous toutes les coutures et trouvé sur le ventre un autre bleu sur lequel à nouveau il avait tiqué. Il l'avait ausculté, fait bouger les muscles, les membres, avait vérifié la souplesse du cou et puis s'était levé sans un mot, sans même dire au revoir. Du coup, Théo se posta derrière la porte pour entendre ce que le docteur allait dire à sa mère.

En sortant de la chambre de Théo, le docteur Delattre poussa un énorme soupir.

– Sans les analyses, on ne peut pas savoir, dit-il après un long silence. Vous allez appeler à ce numéro-là et faire venir le labo pour une prise de sang. Tout de suite.

– Voulez-vous dire que je ne peux pas l'y emmener ? demanda Mélina avec angoisse.

– Je préfère qu'il reste au lit. Avec les saignements de nez, il faut être prudent.

– Docteur, il y a quelque chose, n'est-ce pas ?

– Sans doute, éluda le docteur. Dès que j'ai les résultats je vous rappelle.

– Mais qu'est-ce que cela pourrait être ? gémit Mélina.

– Madame Fournay, cessez de vous torturer, et attendons demain. Au fait, vous n'avez pas cours aujourd'hui, vous ?

– Si, dans deux heures. Mais en attendant...

– En attendant, nourrissez-le bien, donnez-lui ce qu'il veut et fichez-lui la paix ! Ce ne devrait pas être bien grave !

Ravi, Théo partit se recoucher. Si ce n'était pas bien grave, il allait se taper une petite semaine tranquille au lit avec ses livres, son ordinateur et la télé. Maman allait lui apporter chaque matin un plateau avec du thé, des toasts et un œuf à la coque, et il ne serait plus obligé de s'arracher à ses rêves de la nuit. C'est ce qui arriva ce matin-là : Maman apporta le plateau, l'œuf, ses mouillettes et le thé, puis s'en fut au lycée et Théo se rendormit comme un bébé.

Évidemment, avant le départ de Maman, l'infirmière lui avait piqué le bras pour la prise de sang. Mais ce n'était pas cher payé pour ce jour de délices, et puis les piqûres, Théo connaissait.

Le lendemain, Théo entendit sa mère téléphoner au docteur Delattre puis fermer la porte. Que pouvait bien lui confier le médecin ?

Mélina réapparut, l'air triste.

– Habille-toi, Théo. On va à l'hôpital pour des examens complémentaires. On a rendez-vous en urgence.

L'hôpital ? En urgence ? Théo se sentit faiblir, mais ne voulut rien montrer à sa mère. L'hôpital, ça sentait le roussi. Enfin, au pire, il avait un an d'avance en classe.

– Et c'est quoi, ces examens ? demanda-t-il d'une petite voix.

– Rien, mon chéri. On va te prendre un peu de moelle dans les os. C'est un peu pénible.

– De la moelle ? Mais dis donc, je ne suis pas un os de pot-au-feu ! plaisanta vaillamment Théo.

Panique à bord

Lorsque revinrent les résultats de l'hôpital, tout changea.

La famille était sens dessus dessous. Maman cachait ses larmes, Papa rentrait très tôt l'après-midi, Attie venait tout le temps dans la chambre de son frère et Irène pleurait. Quant à Fatou, elle ne riait plus du tout. Théo essaya bien de la taquiner sur ses nattes qui s'étaient à moitié défaites, mais Fatou se contentait d'un petit sourire triste à fendre le cœur. « Qu'est-ce que j'ai au juste ? » se demandait Théo.

Naturellement, personne ne lui disait rien. L'étrange, c'est qu'il n'était pas retourné à l'hôpital. Une semaine passa. Théo ne se sentait ni vraiment plus mal ni vraiment mieux. Il flottait dans un océan de faiblesse qui n'était pas désagréable. Quand Fatou lui demandait : « Alors, mon Théo, comment tu te sens aujourd'hui ? », il répondait invariablement : « Un peu fatigué, mais ça va aller. »

Plus question d'aller au lycée. Deux jours après le résultat de la ponction médullaire, Papa avait réglé le problème en un touremain. Fatou apporterait les cours, Théo étudierait à la maison, il y rédigerait ses copies, les professeurs étaient d'accord pour les corriger, le proviseur aussi. Il n'y aurait pas de retard scolaire, pas de difficultés, disait Papa.

Il essayait bien de surveiller l'ensemble du dispositif, Papa. Il

avait acheté une table adaptée pour travailler au lit, une superbe tablette avec de petits pieds qu'on posait sur les draps. Il avait offert à Théo un stylo qui glissait bien sur le papier... Oui, Papa s'occupait de tout. Mais Théo préférait ses chers livres aux manuels de mathématiques, et Fatou, qui le savait, ne semblait pas s'en indigner le moins du monde.

Un matin, elle lui apporta un collier auquel elle avait suspendu un scorpion de perles noires. « Un gri-gri de chez moi », avait-elle dit en accrochant le fil autour du cou de Théo. « C'est de la part de mon père. Porte-le pour me faire plaisir... Cela te protégera, mon Théo. » L'animal protecteur était drôle avec ses yeux en boutons blancs, et Théo le tripotait avec bonheur en songeant aux étranges divinités qui veillaient sur lui depuis la lointaine Afrique où Fatou était née.

Ce jour-là, Fatou avait souri. Mais depuis, plus du tout, et Théo se rongait les sangs. Le pire, c'était Maman, avec son courage et ses yeux rouges à force de pleurer. Bien sûr, Théo ingurgitait des médicaments tous les jours, mais maintenant qu'il n'y avait plus ni boîtes ni notices, Théo ne pouvait rien apprendre. Le docteur passait souvent, pour examiner la peau, surveiller l'apparition des bleus et palper les ganglions. Maman lui apportait les comprimés et le verre d'eau et s'asseyait au bord du lit sans un mot. Un matin, il avait demandé s'il avait le sida, et Maman avait sursauté. Non, Théo n'avait pas le sida. Puis elle s'était enfuie brusquement, les larmes aux yeux.

Non, tout ce qu'il savait, c'est qu'il était malade et que peut-être, oui, peut-être même allait-il mourir. Mais cela, il ne le dirait à personne, et d'ailleurs ce n'était pas tout à fait sûr.

Une histoire à la Marthe

Une tante extravagante

La deuxième semaine, Théo retourna à l'hôpital. Salle d'attente, prise de sang, salle d'attente, scanner, salle d'attente, radiographie, échographie, salle d'attente... Ça n'en finissait plus. Théo avait si peur qu'il se laissait faire. Un objet, voilà ce qu'il était devenu. On l'étendait, on le branchait, on lui passait sur la poitrine une glu incolore et glacée, on le relevait, hop, on changeait de salle, et ainsi de suite. De temps en temps, Théo demandait s'il avait une maladie grave, mais on se contentait de lui sourire. Les infirmières étaient gentilles, et Maman si malheureuse que, pour ne pas trop céder à l'angoisse, Théo avait emporté sa Mythologie égyptienne.

– Mais comment peux-tu lire des choses aussi sérieuses, soupirait Maman. Pourquoi ne pas essayer un bon roman ? *Les Trois Mousquetaires*, non ?

– Bof, répondait Théo. Je l'ai déjà lu. Ça n'a même pas existé. Athos et Milady, ce ne sont pas des vrais.

– Justement ! Ce qui n'est pas vrai est plus intéressant ! Et puis, tes dieux d'Égypte, tu crois qu'ils ont existé, peut-être ?

– Ben oui, marmonnait Théo.

Puis il se replongeait dans un univers où les ibis étaient savants, les lionnes amoureuses et les vautours, des mères. Tout de même, à la fin du jour, il était épuisé. Ces gros instruments dans la pénombre, et ces silences...

Un soir, comme ils rentraient, Papa brandit un télégramme.

– Cette fois, nous y sommes ! s'écria-t-il. Elle sera là demain !

– Qui cela ? demanda Théo.

– Tante Marthe, répondit Maman. Elle vient de Tokyo.

– Demain ? Qu'est-ce qui lui prend ? demanda-t-il encore.

Pas de réponse. On le coucha, et on s'enferma dans le bureau. Il y avait anguille sous roche. Mais avec Tante Marthe, ce n'était pas surprenant.

Tante Marthe était une drôle de personne. A vingt ans, Marthe Fournay avait épousé un Japonais qu'elle avait rencontré sur les routes de Thaïlande, en parcourant le monde à bicyclette. Cinq ans plus tard, le Japonais était sorti de sa vie aussi bizarrement qu'il y était entré, et Tante Marthe était devenue en secondes noces la femme d'un riche banquier australien, qu'elle avait croisé en Californie entre Los Angeles et San Diego. Tante Marthe s'était installée à Sydney avec John Mac Carey, et on n'avait plus entendu parler d'elle, sauf pour les fêtes de fin d'année. Puis l'oncle John était mort dans un accident de voiture, et Tante Marthe s'était retrouvée à la tête d'une immense fortune. Par fidélité à l'oncle John, qu'elle adorait, elle avait juré de ne jamais se remarier, et puisqu'elle n'avait pas eu d'enfants, elle avait reporté son affection sur ses nièces et son neveu, qu'elle inondait de cadeaux venus du monde entier. Kimonos pour les filles, vitamines américaines, couteaux japonais spéciaux pour tranches de poisson cru, matriochkas, turquoises de Chine et, venues d'Indonésie, les épices... Tante Marthe était d'une inventivité inépuisable.

Il est vrai qu'elle voyageait sans cesse. Après son veuvage, elle avait tiré parti de ses études de langues orientales et s'était reconvertie dans l'étude des textiles traditionnels. Tante Marthe n'avait aucun besoin de travailler, mais elle aimait courir le monde, pour la plus grande joie de sa famille. Tante Marthe, dont la vie sentimentale semblait fort compliquée, avait des amis partout dont elle parlait avec une exquise simplicité, à la grande exaspération de sa belle-sœur Mélina qui la trouvait bêcheuse. Ronde, très vive,

Tante Marthe s'habillait comme l'as de pique, adorait les bijoux, fumait le cigarillo et faisait du yoga.

C'était une excellente femme, mais Papa la jugeait un peu folle. « Oh, ce sont encore des histoires à la Marthe », disait-il quand une affaire lui semblait singulière. On la voyait rarement, mais elle téléphonait beaucoup, surtout quand elle arrivait. « J'arrive dans un mois. » Le lendemain : « Non, dans quinze jours, je viens de Katmandou. » Le lendemain : « Je serai là vendredi à 20 heures par l'avion de Toronto. » Et Tante Marthe débarquerait sans crier gare ? La dernière fois qu'elle avait fait ce coup-là, c'était pour la mort de grand-père.

Sûr, Tante Marthe avait appris la maladie de Théo.

Tante Marthe arrive

Drapée dans un châle indien qu'elle déroula avec majesté, Tante Marthe se posa lourdement dans un fauteuil.

– Mes enfants, je suis gelée, claironna-t-elle. Mélina, est-ce que cela t'ennuierait de me trouver de l'aspirine ? Irène, si tu faisais du thé, ma chérie ? Regarde dans le grand sac, tu trouveras un paquet qui vient du Japon, du thé vert. Attie, dans mon attaché-case, le sachet en satin rouge, c'est pour toi, mais tu vas regarder dans ta chambre. Et quant à toi, mon Théo...

Allongé sur le canapé du salon, Théo la fixa avec inquiétude. Ils étaient tous partis sans protester, même Irène qui détestait faire le thé. Tante Marthe poussa un gros soupir.

– Pour ton cadeau, nous verrons plus tard, dit-elle. Alors, tu nous fais des blagues, hein ? Tu es malade ? Dis-moi, c'est pour de vrai ou pour de rire ?

– Qu'est-ce que j'en sais ? répondit Théo en tortillant ses boucles.

Boudinée dans une tunique trop étroite, coiffée d'un bonnet népalais de feutre brodé, Tante Marthe était plus ridicule que jamais. Comme si elle lisait dans ses pensées, elle le regarda intensément et Théo se sentit coupable.

– Mais je t'assure, Tante Marthe, on ne m'a rien dit, rien du tout, bredouilla-t-il.

– Tu as bien une idée, tout de même, grogna-t-elle.

– Oui, murmura Théo.

– Alors ?

Le regard sévère, Tante Marthe ne le quittait pas des yeux. Brusquement, Théo se mit à sangloter.

– Mon pauvre enfant, soupira-t-elle en le prenant dans ses bras. Et tu t’imagines que je vais rester là sans rien faire ?

Théo ne s’arrêtait plus.

– Mon amour, chuchotait Tante Marthe, mon tout petit...

Soudain, elle le repoussa.

– Lève-toi, ordonna-t-elle.

– Je n’ai pas le droit ! hoqueta-t-il.

– Des clous, lança-t-elle. Allez ! Debout !

Galvanisé, Théo se redressa et demeura les bras ballants.

– Eh bien, tu vois, dit-elle satisfaite. Non ! Ne te recouche pas. Marche un peu... Voilà. Très bien. Maintenant, saute.

Décidément, Tante Marthe était folle. Sauter, quand il était malade, alité, condamné ? Et pourquoi pas, après tout ? Théo fit un petit saut minuscule.

– Bon. Ce n’est pas bien haut, mais c’est un saut, tout de même. Crois-tu que tu pourrais porter ce sac à dos ? dit-elle en désignant un bagage oublié.

Sans protester, Théo enfila les bretelles du sac noir. Il était un peu lourd, et Théo vacilla.

– Tu as un peu de mal, constata-t-elle. Logique, tu es au lit tout le temps. C’est bien ce que je pensais.

Que pensait donc Tante Marthe ? Et qu’avait-elle en tête ? Théo se sentit envahi d’une étrange excitation.

– Dis, Tante Marthe, tu m’as rapporté quelque chose ? dit-il en courant se blottir dans ses bras.

– Oui, mon garçon, dit-elle avec tendresse. Tu sauras tout à l’heure, au dîner. En attendant, va t’habiller. Je te préfère en jean.

– Tu ne m’as pas rapporté une cravate, au moins ? demanda Théo. Parce que ça, je déteste...

– Jeune idiot. Simplement, tu mettras un foulard autour du cou. J’aime bien.

Les surprises du premier dîner

Théo choisit une chemise rouge, un jean beige et un foulard noir. Cela faisait soleil, d'accord, mais Tante Marthe était capable d'apporter l'été en plein hiver. A tout hasard, puisqu'il était debout, il alluma *La Colère des dieux* sur son ordinateur et consulta la Pythie.

Avec son sourire de top model, elle lui fit payer cinq points pour le *hint* qui donnait la solution de l'énigme du jour. Théo paya et guetta la réponse : « Pas de chance... ricana la Pythie d'un air de chipie. Vous devez d'abord repasser par le Bois sacré... » Le Bois sacré ? Théo croyait pourtant avoir tout exploré... Il ferma l'ordinateur et se dirigea vers la cuisine. Maman tournait la salade.

– Qu'est-ce qu'on a pour ce soir ? demanda-t-il.

– Pourquoi, tu as faim, mon chéri ? Il y a du minestrone, des mezzés, et puis j'ai fait une tarte.

– Aux pommes ?

– Non, aux poires, avec de la meringue, murmura Méлина soucieuse. Ça ira ?

Dès l'instant qu'il n'y avait pas de viande rouge au menu, pour Théo, tout allait bien. Il rôda dans l'appartement, flâna du côté de la chambre d'Irène, mais, comme d'habitude, le nez sur le téléphone portable, elle parlait à son chéri. Théo s'en fut poliment et alla taquiner Attie comme au bon vieux temps. Mais Attie se laissa faire sans répliquer. Restait le bureau de Papa.

– Comment, Théo, tu es debout ? Écoute, tu n'es pas sérieux, gronda Papa. Repose-toi... On t'appellera pour le dîner.

Découragé, Théo trotta jusqu'au salon et se recoucha sur le grand canapé. Le dîner fut sinistre. Maman parlait avec une gaieté forcée, Irène ne mangeait rien, Attie chipotait et Papa se taisait. Tante Marthe, elle, était intarissable. Au dessert, elle attaqua.

– Alors voilà, Théo, dit-elle en lançant un regard circulaire autour de la table. J'ai décidé de t'emmener faire le tour du monde.

Le tour du monde ! Mais elle était toquée, Tante Marthe !

– Ça va pas, la tête ? Et le bahut ? dit Théo d'une petite voix.

– Bah ! dit Tante Marthe. Le lycée, tu as bien le temps. Tandis que moi, je ne suis pas éternelle. Dis-moi si je me trompe : est-ce que tu n'as pas un an d'avance dans ta scolarité ?

Abasourdi, Théo regarda ses parents. Le nez dans leur assiette, ils ne bronchaient pas. Comme si elles avaient reçu un ordre inviolable, Irène et Attie se levèrent de table et disparurent.

– Je suis malade, Tante Marthe, déclara Théo bravement. Je ne crois pas que...

– Justement ! s'écria-t-elle. Ces docteurs sont des ânes. Nous allons parcourir le monde en consultant des médecins de ma façon. Mais pas dans les hôpitaux. D'accord ?

Ça, c'était encore une histoire à la Marthe ! Pas dans les hôpitaux, mais où, alors ?

– Parce que tu sais, ce n'est pas n'importe quel tour du monde, mon Théo, enchaîna-t-elle. Ne compte pas sur moi pour faire du tourisme ! Tu ne verras pas la muraille de Chine, ni le Taj Mahal, ni les chutes du Niagara...

– Maman... gémit Théo. Dis-lui !

– Je ne vais pas t'enlever, coupa Tante Marthe. Tu ne t'imagines pas que tes parents ne m'ont pas donné leur accord, tout de même ! N'est-ce pas, Jérôme ?

Papa acquiesça sans mot dire. Mais qu'allait dire Maman ?

– Allons, Mélina, grogna Tante Marthe. Un peu de courage.

– C'est vrai, Théo, dit Maman en relevant la tête. Nous avons dit oui.

– Alors je suis guéri ? s'écria Théo ivre de joie.

– En tout cas nous téléphonerons tous les jours, dit Tante Marthe volubile. D'ailleurs, j'ai un portable que j'ai acheté à Tokyo, un modèle épatant, tu verras, on n'aura aucun problème...

– Et vous ferez des prises de sang à chaque étape, continua Maman. J'ai les noms de tous les hôpitaux, et...

– Ah, dit Théo.

– Partout, il y a d'excellents docteurs et puis vous emporterez les médicaments, et...

– Ah, répéta Théo tristement.

Tante Marthe foudroya Mélina du regard.

– Je ne veux plus entendre parler d'hôpital et de médecine ! s'écria-t-elle. Allez, on débarrasse la table. Les filles ! Venez nous aider !

Tante Marthe ne manquait pas d'autorité. Comme par enchantement, Irène et Attie réapparurent, et en un clin d'œil la table était vide.

– Jérôme, sors ton atlas, s'il te plaît, ordonna Tante Marthe. Je vais vous montrer. Alors. On commence par...

– Est-ce qu'on verra les Pyramides ? coupa Théo soudain très excité.

– Ne va pas m'interrompre à chaque instant ! Attie, dans mon sac, il y a des pastilles rouges collées sur du papier.

– Et le Kremlin ? demanda Théo.

– Tu t'intéresses à la momie de Lénine ? répondit Tante Marthe en collant les pastilles avec application. Je te préviens, cela n'est pas dans mes idées.

Fasciné, Théo suivait l'apparition des points rouges sur la carte du monde. Rome, Delphes, Louksor...

– J'ai pigé ! dit Théo. C'est un tour du monde d'antiquités.

– Pas du tout, dit Tante Marthe impassible. Regarde, là.

– Am-ti-srar, déchiffra Théo.

– Am-rit-sar, corrigea Tante Marthe. Je sais, c'est difficile à dire.

– C'est quoi ? demanda Théo.

– La ville sacrée des sikhs, intervint Papa. C'est au Pendjab.

– Mais c'est qui, les sikhs ?

– Les fidèles d'une religion que tu ne connais pas, dit Maman.

– Ah bon ? dit Théo. Ça m'épaterait. Avec les histoires que ça fait au lycée... Le vendredi pour les musulmans, le samedi pour les juifs, le dimanche pour les autres, avec ça que je ne connais pas les religions !

– Chiche, dit Tante Marthe avec un sourire. Vas-y, on t'écoute.

– Les juifs sont les plus vieux du monde, commença Théo. Ils prient le samedi dans une église qu'ils appellent synagogue, et ils ont été massacrés par les nazis pendant la guerre, on appelle ça la Shoah. Ils habitaient Jérusalem, et ils en ont été chassés. Après on leur a redonné leur pays, Israël, mais ils se battent tout le temps avec les musulmans.

– Si l'on veut, bougonna Tante Marthe. Quel est leur dieu ?

Théo demeura bouche bée.

– Bravo, ironisa-t-elle. Les juifs n'ont qu'un seul dieu qu'ils n'ont le droit de représenter sous aucun prétexte, ni même de nommer. Et d'un. Ils sont le peuple élu de Dieu, qui a conclu une alliance avec eux. Et de deux. Ils attendent le Messie qui reviendra à la fin des temps, et de trois. Continue...

- Attends, le Messie, c'est qui ? demanda Théo.
- Le sauveur du monde.
- Alors c'est Jésus ! s'écria Théo.
- Pas pour les juifs, figure-toi. Jésus est le Messie des chrétiens. Les juifs, eux, l'attendent encore.
- Mais pour les musulmans, c'est fastoche, répliqua Théo vexé. Leur dieu s'appelle Allah, il est grand et Mahomet est son prophète. Ils prient le vendredi à la mosquée, dans la direction de La Mecque, leur ville sainte, où les vrais musulmans vont en pèlerinage une fois dans leur vie. Alors ils deviennent des *hadjis*. Ils n'ont pas de prêtres, mais des marabouts.
- C'est mieux, concéda Tante Marthe. Mais d'où sors-tu les marabouts ? On ne les trouve qu'en Afrique !
- Ma copine Fatou m'a expliqué, répondit-il fièrement. Elle est sénégalaise et musulmane.
- Et les chrétiens, Théo ? demanda Tante Marthe.
- Eux, ils croient en Jésus-Christ qui a été crucifié par les Romains parce qu'on l'appelait « roi des juifs ». Jésus était le Fils de Dieu le Père, qui l'a envoyé sur terre pour racheter les péchés des autres. Les chrétiens vont à la messe le dimanche, ils avalent des hosties, ils s'embrassent à la fin et les prêtres portent de drôles de robes brodées.
- Admettons, soupira Tante Marthe. Quelle différence vois-tu entre le Dieu des juifs, celui des chrétiens et celui des musulmans ?
- A part que les juifs et les musulmans ont l'air de croire en un seul dieu, aucune idée, répondit-il perplexe. Parce que pour les chrétiens, ils sont deux, plus une colombe qui s'appelle le Saint... J'ai oublié. Le Saint-Père ?
- Le Saint-Esprit, corrigea Mélina. Tu n'as pas bien écouté Mamy Théano.
- Et les autres religions ? susurra Tante Marthe.
- Les chrétiens, les juifs, les musulmans, il l'avait déjà dit. Les protestants, ah, et puis les orthodoxes puisque la famille était grecque, les bouddhistes, les animistes...
- Très bien, Théo ! dit son père.
- C'est Fatou, dit Théo. Elle m'a raconté les vieux dieux d'Afrique. Enfin, vieux, je ne veux pas dire...
- Ensuite ? coupa Tante Marthe.
- Ensuite ? Heu... Les Indiens ?

– Lesquels ? dit-elle. En Amérique ou en Inde ?

– En Amérique, répondit Théo sans hésiter. Parce que j’ai le CD *Sacred Spirits*. Et puis dans un épisode de *Texas Ranger*, le ranger allait dans une hutte de feu, il avait la vision d’un aigle et il trouvait le garçon blessé par les gangsters. D’ailleurs la religion indienne existe aussi de l’autre côté, en Inde. Ah mais !

– Il y a huit religions en Inde, dit doucement Tante Marthe. Tu vois que tu ne connais pas tout.

– Le zen ! lança triomphalement Théo. Irène dit tout le temps qu’elle est zen !

– Soit, admit Tante Marthe. Et au Brésil ?

Théo sécha. Sur la Chine, il finit par lâcher le maoïsme.

– Pas mal, dit Tante Marthe. Un peu dévalué, peut-être, mais ce n’est pas bête. Tu ne voulais pas dire « taoïsme », par hasard ?

Mais Théo ne connaissait pas le mot. Il se replongea dans la carte.

– Darjeeling ? demanda-t-il étonné. Je ne sais même pas où c’est ! En Birmanie ?

– Mais Marthe, les hôpitaux à Darjeeling... gémit Maman.

– Tu ne vas pas recommencer, Mélina. On est à six heures de route de Calcutta et deux heures par avion de Delhi. J’ai tout prévu.

Il se fit un silence autour de la table.

– Bon, dit Théo. J’ai compris. On va faire le tour du monde des religions. C’est ça ?

C’était ça.

Les mystères des préparatifs

Mais ce n’était pas seulement « ça ». Le lendemain, comme si la chose eut été conclue de toute éternité, commencèrent les préparatifs du départ. Or il se tramait là des choses tout à fait bizarres. Tante Marthe faisait des listes. Rien de plus normal. Liste des hôtels, des amis, des trains, des avions, des bateaux, bon.

Mais cette liste dont elle ne parlait qu’à ses nièces, hein ? Dès qu’il apparaissait, Irène cachait ses papiers et Attie rougissait ; forcément, avec sa peau de rousse. Pourquoi tant de mystères ? Théo essaya de cuisiner Fatou.

– Ah ça, mon Théo, c’est secret, dit-elle. J’ai juré.

– C’est pour ma maladie ? Des médicaments ?

– Sûrement pas, s’écria Fatou. C’est beaucoup plus amusant !

Plus amusant que la maladie ? Elle avait de drôles d’expressions, Fatou ! Comme si Théo pouvait s’amuser quand il se savait très malade, que peut-être il allait... Non. Non, il ne voulait pas penser à la mort. Ça faisait sûrement très mal, la mort, sans cela personne n’en aurait peur. Une énorme souffrance et ensuite... Théo était sûr qu’ensuite commençait un voyage venteux bourré d’épreuves et de complications. A en croire les Égyptiens et les Tibétains, la vie après la mort n’avait rien d’une partie de plaisir... L’angoisse lui serra le cœur. Le pire, c’était que Maman ne supporterait pas. Et que peut-être Théo ne la reverrait plus. Non ! La seule solution, c’était de ne pas mourir.

Un soir, alors qu’on le croyait couché et qu’il était revenu prendre un yaourt dans le réfrigérateur, il surprit une drôle de conversation dans la salle à manger.

– J’avais dit un scarabée, pas une tortue ! criait Tante Marthe. C’était sur la liste ! Tu vas retourner au magasin !

– Bon, ça va, je te le trouverai, ton trésor. C’est pour quelle étape, déjà ?

– Pour cacher sous...

Intrigué, Théo passa la tête dans le salon et Tante Marthe n’acheva pas sa phrase.

– Veux-tu filer au lit, gringalet !

Théo avait passé longtemps à se demander pourquoi diable Tante Marthe voulait cacher un scarabée. Il chercha la fameuse liste, sans résultat. Simplement, il remarqua qu’à ses valises Tante Marthe avait ajouté un gros sac fermé au cadenas, ainsi qu’une cassette verrouillée. Bref, ça sentait le complot à plein nez. Des cadeaux ? Des surprises ?

Il restait environ un mois. Tante Marthe passait son temps dans les agences de voyages. Le soir, elle revenait très agitée : « Vous vous rendez compte ? Pas de liaison aérienne entre Bagdogra et Jakarta... Il faut passer par Calcutta ! C’est incroyable ! » Ou bien elle n’arrivait pas à trouver de chambre dans l’hôtel de son choix, qui était complet, ou qui était fermé, ou qui n’existait plus... A la maison, elle téléphonait sur son portable dans des endroits impossibles, en anglais, en allemand, baragouinant avec des accents étranges et de grands éclats de voix.

– Mahantji, hurlait-elle au téléphone, *it's so good to hear you... Yes, I am coming. No, in Paris for the time being. Oh, you have an E mail in Vanarasi ? OK. OK. But I am not alone. My nephew will be travelling with me. Yes...* et là, curieusement, elle baissait le ton.

Quand elle avait terminé sa conversation avec l'interlocuteur invisible à l'autre bout du monde, elle reposait le combiné d'un air satisfait, et, à la cantonade, elle disait : « Mahantji est ravi. » Personne ne savait qui était Mahantji, mais Tante Marthe semblait si contente qu'on ne lui posait pas de questions. D'autant que le téléphone apportait chaque jour son lot d'inconnus ravis de sa venue, Mlle Oppenheimer, Mme Nasra, Rabbi Eliezer. « Bien ! soupirait-elle en feuilletant son carnet d'adresses. Alors pour le Brésil, Brutus Carneiro da Silva », et elle enchaînait.

Le père de Théo, qui avait des relations aux Affaires étrangères, s'occupa des visas de son fils, ce qui n'était pas une mince affaire. Mélina prit son courage à deux mains et rencontra le proviseur du lycée. M. Diop, le papa de Fatou, se chargea du parcours en Afrique. Théo, lui, apaisait son angoisse en consultant la Pythie sur son ordinateur.

La Pythie délivre un message

Elle n'était guère causante ces temps-ci, la rouquine. A toute vitesse, Théo enchaîna les premières épreuves, qu'il connaissait par cœur : donner un diamant à la mendiante, poser un gâteau sur l'autel, faire apparaître le serpent qui lui apprit le langage des animaux. Vite, le Héros courut vers le nord, évita soigneusement le royaume des Morts – Théo n'y tenait guère – avant de s'enfoncer dans un bois... Un drôle de bois sombre et touffu qui n'était jamais apparu sur l'écran.

Le Bois sacré !

La Pythie cligna de l'œil et posa un doigt sur ses lèvres. Puis elle lâcha son éternel message : « Ça va vous coûter cinq points... » OK, songea Théo. Allez, accouche, ma vieille. Clic sur la Pythie. Elle enchaîna : « Prenez une bague avec vous et rencontrez le roi... »

La Pythie disparut et fit place à un paysage de paradis, baigné de soleil et de fleurs, un rêve de campagne sous les oliviers grecs.

Près d'un temple en ruine, une ombre voilée l'attendait. « Avez-vous la bague ? » demanda-t-elle d'une voix cassée. « Si vous avez la bague et si vous rencontrez le roi, vous ne mourrez pas et vous retrouverez votre famille. Sinon... »

Mais Théo n'avait pas la bague et l'écran sombra dans un noir infini. Fin du jeu. Pour une fois, Théo avait perdu. Il cliqua et recliqua, mais la Pythie ne clignait plus de l'œil, ne parlait plus de bague et l'ombre à la voix cassée ne réapparut pas.

Cela le tracassa énormément.

Noël à l'avance

Plus que deux jours. Fatou ne quittait plus la maison. Le dernier soir, on s'agita ferme dans la cuisine où Théo n'eut pas le droit d'entrer. Vingt minutes avant le dîner, Papa vint l'avertir : « Allez, fais-toi beau ! » Et Papa était en smoking, comme pour aller à l'opéra. Théo obtempéra : jean noir, tee-shirt frappé du plus beau des tigres, baskets blanches, et le scorpion de perles de Fatou.

Quand il ouvrit la porte de la salle à manger, on aurait dit Noël. Maman était en robe longue, la verte. Irène était en dame avec un bustier rouge, Attie en ballerine avec un drôle de tutu bleu, Tante Marthe portait une gandoura noire brodée de blanc, et Fatou... Ah ! Fatou. Elle avait revêtu le boubou préféré de Théo, le vermillon avec des cercles d'or. Sur la table, le couscous était prêt. Et dans un coin, un sapin décoré clignotait au-dessus d'une crèche... Déjà ?

– Mais ce n'est pas encore Noël ! s'écria-t-il.

– On a décidé d'anticiper, répondit Mélina. Ce soir, sapin et cadeaux.

– Ah, souffla Théo. Parce qu'à Noël je risque de ne plus... Je veux dire...

– Triple buse ! éclata Tante Marthe. A Noël on sera déjà en voyage, c'est tout !

– Ce sera où, Noël ? demanda Théo, méfiant.

– Tu verras, dit-elle, mystérieuse. Ensuite, il te faudra découvrir la prochaine étape de notre voyage. Tout seul comme un grand.

– Mais... Mais... bégaya Théo.

– Il n'y a pas de mais. Je t'ai vu jouer sur ton ordinateur à ce jeu

américain, là, ce truc, comment l'appelles-tu ? Tu sais bien, avec la Pythie...

– *La Colère des dieux*, lâcha Théo. Et alors ?

– Alors tu vas jouer en vrai, dit Papa. Toi aussi, tu devras résoudre des énigmes.

– Dans chaque ville, tu devras trouver quelque chose, ou rencontrer quelqu'un, reprit Tante Marthe. C'est toi qui devineras notre prochaine destination.

– A l'aise, répliqua-t-il. Je sais déjà pour Rome, Louksor, Amritsar, Darjeeling et Delphes. Fallait pas me montrer !

– Ne me prends pas pour une imbécile, protesta-t-elle. Sur la carte, j'ai désigné des villes où nous n'irons pas forcément, et d'un. Il te faudra décrypter de véritables énigmes, et de deux. Tiens, si je te dis : « Va dans le cœur sacré de la ville à la pyramide », que me répondras-tu ?

– Le Caire, pardi !

– Eh bien, c'est Paris ! dit-elle triomphalement. Au Caire, il y a plusieurs pyramides, mais à Paris, il n'y en a qu'une, celle du Louvre... Et le Sacré-Cœur de Montmartre, tu n'y as pas pensé ? Tu vois que ce n'est pas si simple...

– Mais je ne sais rien ! s'effara Théo. Je vais me planter !

– Tu ne te planteras pas. J'ai là toute une valise de bouquins pour t'aider. Cela te fera du travail, je n'en disconviens pas. Mais là-dessus nous sommes d'accord tes parents et moi.

– Et si je sèche, alors on revient à la maison ? dit Théo d'une petite voix.

– Pas du tout. Si tu sèches, tu pourras téléphoner à Fatou. Elle te donnera les indices. Comme la rousse sur ton écran.

Fatou en pythie ! C'était la meilleure. Théo n'en revenait pas. Mais alors elle savait déjà tout... D'un bond, Théo courut l'embrasser.

– Ne compte pas sur moi pour te raconter des choses ! dit Fatou en reculant.

– Non, mais juste un petit câlin, allez, cinq points, murmura-t-il en l'entraînant dans sa chambre.

– Restez ! On n'a pas fini le dessert... s'exclama Mélina.

– Laisse-les, dit Jérôme. Ils ne vont pas se voir pendant longtemps. S'ils se revoient jamais...

La bague de Mélina

Au bout de cinq minutes, Jérôme alla chercher Théo et Fatou.

– Maintenant, les cadeaux de Théo, dit-il.

A genoux sous le grand sapin, Théo farfouilla dans la crèche. Il bouscula l'âne, renversa le bœuf, fit tomber les Rois mages, déplaça délicatement Marie et Joseph, et souleva l'Enfant Jésus. L'enveloppe était sous la paille. Un billet d'avion Paris-Tel-Aviv, classe Espace.

– C'est tout ? s'étonna-t-il.

– Qu'est-ce qu'il te faut ! marmonna Tante Marthe, vexée.

– Le reste est dans tes bagages, Théo, dit Papa. Tu découvriras tes cadeaux à Jérusalem. C'est la première épreuve.

– Ce n'est pas juste ! s'écria-t-il. Pourquoi ?

Et sans y penser, il se mit à pleurer. Mélina se précipita.

– Maman, sanglotait-il, je vais partir...

Des mots si simples, « Je vais partir ». Il y eut des larmes dans tous les yeux, car chacun comprenait l'autre sens de la phrase, celui auquel il était interdit de penser.

– Maman, gémissait Théo, Maman...

Et comme elle l'emmenait doucement vers sa chambre, il chuchota :

– Maman, s'il te plaît, donne-moi une de tes bagues. Juste une bague, n'importe laquelle...

Mélina s'arrêta.

– Une bague ?

– Une bague de toi, je t'en prie...

Perplexe, Mélina regarda ses mains, où brillait l'or d'une seule bague, son alliance.

– Celle-là ? murmura-t-elle. Oui, bien sûr.

Sans hésiter, elle la fit glisser de son doigt et la passa à l'index de son fils.

– Tu sais ce qu'elle représente, tu ne la perdras pas, Théo ?

– Juré, souffla Théo. Comme ça, je suis certain de revenir.

« Comme ça, j'ai la bague que voulait la Pythie », songea-t-il en refermant la main sur son trésor. L'alliance que Papa avait donnée à Maman était le plus sûr des talismans.

Le pourquoi du voyage demeurerait toujours très énigmatique. Le pourquoi du voyage tenait sans doute à ces étranges médecins qui

n'étaient pas dans des hôpitaux. Mais Tante Marthe n'allait pas se mettre à croire aux miracles ! C'était bel et bien une énorme histoire à la Marthe, ce voyage.

Tout ce que savait Théo, c'est qu'il n'était pas du tout guéri, qu'il était très malade et que du voyage on espérait beaucoup. Tout ce qu'il savait, c'est que partir pour partir, mieux valait voyager avec Tante Marthe que partir pour l'autre monde. Et ce qu'il savait encore, c'est qu'à Paris on pleurerait beaucoup pendant qu'il déchiffrerait les énigmes.

Il n'arrivait pas à dormir. Maintenant qu'il avait la bague, que dirait la Pythie sur l'ordinateur ? Comment éviter le royaume des Morts, comment ne pas tomber sur le gardien de l'Hadès, l'horrible squelette nommé Charon ?

Il frissonnait encore quand Tante Marthe entrebâilla la porte et passa la tête.

– Tante Marthe, dit-il d'une voix angoissée, je voudrais te demander quelque chose. Est-ce que je vais mourir ?

– Ça, c'est défendu, mon garçon, répondit Tante Marthe en caressant les cheveux bouclés.

L'an prochain à Jérusalem

Quel cruel départ ! A l'aéroport, Mélina avait eu du mal à retenir ses larmes ; Jérôme, qui la surveillait, la tenait par le bras pour affronter l'épreuve. Ce n'était pas la peine de faire craquer Théo ! Il faut dire qu'ils avaient du courage, le fils et la mère, murés dans le même silence, le poing sur la bouche pour ne pas éclater en sanglots... Par chance, Fatou sauva la situation.

– Tu me rapporteras les pochettes qu'on donne dans les avions, lança-t-elle à Théo en secouant ses nattes. Tu sais, les trucs avec des socquettes et des brosses à dents démontables ? Je les veux tous !

– Mmoui, murmura Théo en reniflant. Quoi d'autre ?

– Les savons miniatures, les shampoings des hôtels, les échantillons de parfum, ah ! Et puis les menus, s'il te plaît...

– Entendu. Je te téléphonerai souvent...

– Cela te coûtera cinq points ! Je suis ta Pythie maintenant... Viens me faire un bisou.

Dans l'avion, après les petits plats sur le plateau-repas, Tante Marthe se plongea dans ses journaux. Théo essaya tous les boutons des accoudoirs, alluma et éteignit la lampe du dessus, dérangea l'hôtesse par erreur, mit le siège en position allongée et se mit

à somnoler. De temps en temps, sa tête glissait sur l'épaule de Tante Marthe, et il se réveillait d'un coup. « Dors, mon Théo », murmurait-elle.

Mais l'angoisse le serrait si fort dans ses griffes que Théo ne pouvait même plus respirer. Il pensa à Jérusalem qu'on voyait souvent à la télé avec une coupole d'or dans le dos de l'« envoyé spécial en direct ». Et puis, au loin, des clochers très blancs, des toits roses si paisibles qu'on imaginait mal la violence là-dessous, les coups de feu, les bombes. Pourtant, l'envoyé spécial parlait toujours d'attentats et de processus de paix.

– Tante Marthe, c'est quoi, la coupole d'or qui domine Jérusalem ? demanda-t-il.

– Le Dôme du Rocher. L'un des grands sanctuaires des musulmans.

– Mais les juifs ont aussi leur synagogue à Jérusalem ! Alors elle est plus petite que la mosquée ?

– D'abord le Dôme du Rocher n'est pas une mosquée, ronchonna-t-elle, ensuite les juifs avaient construit à Jérusalem leur Temple, mais il est détruit depuis très longtemps. Écoute, ne commence pas avec tes questions, tu vas m'embrouiller !

– Dis-moi au moins pourquoi on commence par Jérusalem !

– Parmi toutes les villes du monde, murmura Tante Marthe avec gravité, Jérusalem est la plus sainte. La plus magnifique, la plus émouvante et la plus déchirée. Songe un peu ! C'est sur la montagne de Jérusalem que, au VIII^e siècle avant notre ère, le roi Salomon construisit le Temple du dieu unique, plusieurs fois détruit, plusieurs fois reconstruit avant d'être rasé par les Romains... C'est là, à Jérusalem, que Jésus entra pour dire la Bonne Parole, accompagné par ses fidèles qui brandissaient des palmes en son honneur car il était le Fils de Dieu fait homme, ce qui pouvait paraître abracadabrante. Là, dans la Ville sainte des juifs, il fut arrêté, jugé, crucifié sur une colline, et c'est à Jérusalem qu'il ressuscita... Enfin, c'est sur un haut rocher de Jérusalem que le prophète Mahomet s'éleva d'un bond de sa jument ailée jusqu'au ciel ! Cela te suffit-il, ma petite crevette ?

– Je ne sais même pas qui est le roi Salomon, dit-il piteusement. Ni que Mahomet chevauchait une jument ailée ! A quel point je ne sais rien, c'est dingue !

– Tu sais qui est Jésus, au moins !

– Dame ! Il est né dans une étable entre l'âne et le bœuf, sa mère était la Vierge Marie et son père Joseph le charpentier, sauf que son vrai père était Dieu. Le reste, facile, il est mort, il est ressuscité et puis il s'est barré au ciel.

– Barré ! s'indigna Tante Marthe. Jésus est monté au ciel, s'il te plaît. Ce jour-là s'appelle d'ailleurs l'Ascension.

– Si je comprends bien, ils sont deux à s'être envolés, constata Théo. Jésus et Mahomet. Et du côté des juifs ?

– Personne. Les juifs ont des ancêtres fondateurs, des rois, des prophètes, des héros, des martyrs et des chefs de guerre, mais aucun d'entre eux n'est monté au ciel. Rejoindre Dieu ? Impossible ! Puisqu'on n'a pas le droit de le regarder en face !

– Ah bon ? Mais alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– On l'écoute. A Jérusalem, Dieu s'exprime en plusieurs langues. Dans l'hébreu des juifs, dans l'arabe du Coran, dans le latin, l'arménien et le grec des chrétiens... Parfois on a du mal à l'entendre, car les hommes sont durs d'oreille et bavardent trop. Souvent, à cause de la différence de leurs langues, ils ne se comprennent pas et s'entretuent. Connais-tu l'histoire de la tour de Babel ?

– Vaguement, dit-il. Les hommes s'étaient mis en tête de construire une tour qui monterait jusqu'au ciel, si haute que Dieu s'est fâché. Pourquoi cela ne lui plaisait pas, va savoir... En tout cas, il s'est débrouillé pour interdire les travaux.

– Il a tout simplement inventé les langues du monde. Jusque-là, les hommes parlaient le même langage, c'était simple, ils se comprenaient tous. Mais ils ont voulu rivaliser avec Dieu ! Alors Dieu les a punis. D'un coup, les langues. Vlan ! Quand ils reprirent leur construction géante, ils ne se comprenaient plus et tout s'arrêta.

– Alors Jérusalem, c'est la tour de Babel ? dit Théo.

– Mais aussi le centre du monde, le lieu de la création d'Adam notre père à tous, l'endroit où tous les vents, avant de souffler sur terre, viennent s'incliner devant la Divine Présence... Tu m'as souvent entendue dire que je ne croyais pas en Dieu, n'est-ce pas ? Eh bien, sur les hauteurs de Jérusalem, c'est différent. Ces trois religions qui chacune expriment leur amour pour Dieu avec force, ce souffle de grandeur qui plane sur les vieilles pierres, ces bouches qui prient ensemble et séparées...

– Ces mains qui posent des bombes et tirent à la mitraille...

ajouta Théo. Si Dieu existe, qu'est-ce qu'il fabrique ? Il ne pourrait pas les arrêter, non ?

– Il paraît que le monde n'est pas prêt. Si nous étions mûrs pour la paix, on nous dit que Dieu l'accorderait aussitôt.

– Ça ne mange pas de pain. S'il ne sait même pas faire la paix, comment prouve-t-on que Dieu existe ?

– Tu n'as pas fini de poser cette question ! Je te préviens, il n'y a pas de réponse...

– L'existence de Dieu, une question sans réponse ? s'esclaffa Théo. Tu veux rire ! Comment font les millions de gens sur la terre pour croire en Dieu ? Il doit bien y avoir une raison !

Tante Marthe poussa un gros soupir et se tut. L'appareil surveillait la Méditerranée. Par le hublot, Théo apercevait des îles dont il ne connaissait pas les noms. Le ciel était d'un bleu léger, si proche, si paisible que Théo eut envie de s'y engloutir.

– Si Dieu existe, chuchota-t-il, je ne vois pas pourquoi je vais mourir. Ou alors c'est qu'il n'est pas doué, hein, Tante Marthe ?

Juifs, chrétiens et musulmans

L'avion allait se poser à l'aéroport de Lod, non loin de Tel-Aviv. Tante Marthe avait prévenu : les contrôles de sécurité étaient d'une rigueur absolue. Fouille intégrale des bagages.

Mais passé le contrôle de police, Tante Marthe avisa un jeune homme en complet-veston.

– Hou hou ! cria-t-elle en agitant la main.

– Chère Marthe, murmura le jeune homme en s'inclinant.

– Cher ami, comme c'est aimable à vous d'être venu nous prendre ! minauda Tante Marthe. Voici mon neveu Théo. Théo, le consul général de France à Jérusalem.

– B'jour, marmonna Théo qui se demandait comment un consul pouvait être aussi général.

La voiture officielle attendait avec le chauffeur. Tante Marthe s'affala sur la banquette ; Théo s'installa à l'avant. Le chauffeur démarra, cap sur Jérusalem.

– Toujours blindée, votre voiture, je pense ? demanda négligemment Tante Marthe.

Blindée, la voiture, comme dans les films ! Théo n'en croyait pas ses oreilles.

– Espérons qu'un jour ce sera superflu, dit le consul. Mais vous savez, depuis les derniers attentats, on reste très prudent. Les Palestiniens vivent dans une tension permanente, et les observants sont loin d'être calmés...

– C'est qui, les observants ? lâcha Théo aussi poliment qu'il le put.

– Théo ! On n'interrompt pas les grandes personnes ! s'écria Tante Marthe. Mais puisque je vous ai parlé de notre voyage, peut-être pourriez-vous lui répondre, cher ami...

– Diable, dit le consul. Je vais essayer. Ici, jeune homme, vous êtes dans l'État d'Israël. Dans leur grande majorité, les citoyens sont juifs, et le judaïsme est la religion du pays.

– Comme chez nous les catholiques, coupa Théo.

– Davantage, répondit le consul. En France, la Constitution de la République respecte toutes les religions à égalité, et la religion catholique est simplement la religion la plus pratiquée. Ici, en Israël, il n'y a pas de Constitution. Le judaïsme est la religion de l'État mais les autres religions sont parfaitement autorisées.

– Je ne comprends pas, l'interrompt Théo. Chez nous, la religion n'a rien à voir avec le gouvernement, non ? Alors, en Israël, ce n'est pas pareil ?

– Pas exactement, dit le consul. Les lois du judaïsme sont très strictement appliquées. Je vais vous donner un exemple. En France, on ne travaille pas le dimanche parce que c'est le jour de la résurrection du Christ pour les catholiques, mais aussi pour que chacun ait au moins un jour de repos.

– Le week-end, rétorqua Théo. C'est sacré !

– Mais en Israël, on cesse toute activité le vendredi à partir du coucher du soleil, jusqu'au samedi soir même heure. C'est le jour du Shabbat, avec lequel on ne plaisante pas... Les observants, c'est-à-dire les juifs très pratiquants, veulent appliquer les principes religieux selon lesquels, pendant la durée du Shabbat, le juif se consacre à la prière sans avoir le droit de faire du feu, d'allumer l'électricité, de cuisiner ou de prendre l'ascenseur. C'est extrêmement surveillé. Mais il faut ajouter que beaucoup d'Israéliens sont simplement laïques.

– Athées, alors ? dit Théo.

– Votre neveu est bien savant, ma chère Marthe, reprit le consul. Mais il y a une grande différence entre l'athéisme et la laïcité,

jeune homme. « Athée » veut dire qu'on ne croit pas en Dieu, tandis que « laïque » signifie qu'on respecte les lois civiles de son pays et qu'on ne met pas la religion dans tout ce que l'on fait. On peut être catholique et laïque, juif et laïque, protestant et laïque...

– Musulmane et laïque, aussi ? demanda Théo.

– Théo a une petite amie sénégalaise, précisa Tante Marthe. Mais revenez donc aux observants.

– Le judaïsme est la religion de l'État d'Israël, mais tous les citoyens ne la pratiquent pas de la même manière. Certains se contentent de croire au Dieu des juifs et d'en suivre les commandements, d'autres seront athées, et d'autres enfin sont très pieux. Ce sont les observants. Leur idée est fort simple : tant qu'existera sur terre un seul juif qui ne respecte pas le repos du Shabbat, le Messie ne pourra pas venir délivrer le monde. Voilà pourquoi les observants exigent la stricte application des règles. Le plus souvent, on les reconnaît à leur barbe et aux calots ronds qu'ils portent sur la tête, une *kippa* tricotée.

– Qu'est-ce que c'est ? dit Théo.

– Selon la coutume, l'homme juif doit avoir la tête couverte devant Dieu. Le plus souvent, ils portent la *kippa*, parfois des chapeaux noirs, ou bien des toques bordées de fourrure.

– Mais qu'est-ce que les observants observent de plus que les autres ?

– Leur religion dans sa forme la plus rigoureuse, mais surtout, beaucoup rêvent d'un Grand Israël, soupira le consul. Ils ne veulent pas des Palestiniens sur leurs terres. C'est un « observant » qui a tué Itzhak Rabin, par exemple, parce qu'il faisait la paix avec les Palestiniens.

– Qui sont tous musulmans terroristes, dit Théo. Ça, je sais.

– Tu dis n'importe quoi ! s'emporta Tante Marthe. Primo, les musulmans terroristes ne représentent pas l'ensemble des Palestiniens. Deuxio, ces musulmans extrémistes ressemblent comme des frères jumeaux aux observants de l'autre côté : ils ne veulent pas la paix. Enfin, Théo, s'il y a des Palestiniens musulmans, il y a également des Palestiniens chrétiens.

– Minute, dit Théo. Des Palestiniens chrétiens ? Attendez... Ici, au commencement, il y avait les juifs. D'accord ?

– Dépend quel commencement, grommela Tante Marthe. Au commencement étaient les Cananéens qui vénéraient, dans la val-

lée de Géhenne, des dieux et des déesses auxquels ils offraient des sacrifices pour faire tomber la pluie, arroser la terre, obtenir de bonnes récoltes. Certains affirment même qu'ils sacrifiaient leurs propres enfants...

– Quoi ! coupa Théo. Des enfants vivants ?

– Mais attention ! Tout le monde n'est pas de cet avis, dit-elle. Quoi qu'il en soit, les Cananéens adorateurs de statues conclurent une alliance avec le minuscule peuple des Hébreux qui adoraient un dieu unique dont il était interdit de prononcer le nom. On ne disait que ses initiales : « YHWH ».

– Oui ! s'exclama Théo. « *He who does not have a name* » : « Celui qui n'a pas de nom. » C'est dans le film. Quand un buisson se met à flamber devant les yeux de Moïse. Ça, j'ai vu, avec Charlton Heston et Yul Brynner. *Les Dix Commandements*, Cecil B. De Mille, 1956.

– Quel puits de science ! dit le consul. Mais alors, Théo, vous savez tout...

– Non, parce que dans le film, à part que Dieu s'exprime à travers le feu, qu'il a une voix d'homme et qu'il est plus fort que les dieux d'Égypte, on ne sait pas trop ce qu'il veut.

– Comment vous répondre ? soupira le consul. En gros, il veut qu'on l'adore et lui seul, qu'on soit digne de lui et qu'on obéisse à ses commandements.

– Alors, continua Théo, les juifs ont dû drôlement désobéir, puisqu'ils se retrouvent esclaves en Égypte...

– Il leur est arrivé de désobéir, dit le consul. Dieu les a lourdement punis. Voyez-vous, les relations entre les juifs et Dieu ne sont pas dépourvues de violence. Dieu se fâche souvent contre son peuple...

– Mais Dieu leur donne un sacré coup de main, tout de même ! s'écria Théo. Au moment où Moïse décide de les sortir d'Égypte... Le bâton transformé en serpent, la peste verte qui descend du ciel et rampe dans les rues, une hallu ! Ensuite, ils sont revenus ici. C'est ça ?

– Revenus, repartis, revenus... dit le consul. Ils ont été déportés à Babylone par le roi Nabuchodonosor, ensuite chassés par les Romains après la chute du Temple...

– On le verra ? demanda Théo tout excité.

– Non, puisqu'il a été détruit à cette occasion. C'est alors, quand

son Temple a été rasé, que le peuple juif, chassé de chez lui, est parti pour un très long exil, partout dans le monde. D'abord en Grèce et en Égypte, plus tard au Maghreb, en Espagne, en Italie, en Russie, en Pologne, en Inde, en Chine... Ensuite aux États-Unis d'Amérique du Nord, en Amérique du Sud, en Afrique, de siècle en siècle, vraiment partout. Et à travers les siècles ils n'ont cessé d'être persécutés, surtout entre 1933 et...

– Je sais, coupa Théo. On nous a raconté à l'école. La Shoah, pendant la dernière guerre. Comment le monde entier a laissé faire, je ne comprendrai jamais.

– Personne n'a encore compris, Théo, dit Tante Marthe.

– Enfin, poursuivit le consul, puisque cette terre avait été la leur, la communauté internationale a décidé de redonner aux juifs ce pays qui est devenu l'État d'Israël en 1948, à cause des millions d'entre eux massacrés par les nazis.

– On a rudement bien fait ! s'écria Théo.

– Sauf que les terres étaient peuplées de Palestiniens et que beaucoup d'entre eux sont partis en exil à leur tour... Il y eut des guerres, des répit, des révoltes, des camions-suicides, des pierres lancées par des gamins, de sanglantes émeutes et des négociations... Aujourd'hui, Israéliens et Palestiniens se sont engagés sur la voie de la paix, mais, des deux côtés, elle n'est pas facile à mettre en œuvre. Chez les Palestiniens, les extrémistes n'en veulent pas, et chez les juifs les partisans du Grand Israël, qu'ils soient laïques ou religieux, s'y opposent.

– Cela ne me dit pas pourquoi, dit Théo. Ils ne veulent pas partager ?

– Non, dit le consul. Pour les observants, ce pays n'appartient qu'aux juifs, comme il est écrit dans la Bible.

– Je ne vois toujours pas d'où sortent les Palestiniens chrétiens, dit Théo.

– Eh bien, réfléchis, bougonna Tante Marthe.

A toute allure, Théo chercha dans sa mémoire. Les chrétiens croient au Christ, et le Christ était né...

– J'ai trouvé ! s'écria-t-il. Le Christ est né en Palestine et mort à Jérusalem. La Palestine est aussi aux chrétiens.

– Aussi, dit Tante Marthe. Tout est dans ce petit mot « aussi ».

– D'autant qu'elle est aussi aux musulmans, enchaîna le consul pensif.

La voiture se dirigeait vers Jérusalem en longeant les collines. De temps en temps, passait une grosse Jeep avec des gens armés. Il faisait grand soleil sur les villages roses et les sommets pelés.

– Ville trois fois sainte, murmura le consul. Yeroushalayim, sainte pour les juifs. Jérusalem, sainte pour les chrétiens. Al Qods, sainte pour les musulmans.

– Sainte pour les juifs, je comprends, dit Théo. Pour les chrétiens, ça va. Mais pour les musulmans ?

– Patience, dit Tante Marthe.

– Il n'y aurait pas eu un peu les Croisades, par ici ? demanda-t-il avec hésitation.

– Absolument, acquiesça le consul. Du temps où les musulmans tenaient Jérusalem, des deux côtés on s'est beaucoup battu pour le tombeau du Christ, en effet. Lorsque, sous les ordres de Godefroi de Bouillon, les quinze mille croisés donnent l'assaut à Jérusalem afin de restaurer la chrétienté dans les Lieux saints, ils sanglotent de joie mais ils tuent tout le monde... C'était le 15 juillet 1099, une nuit terrible pour Jérusalem. Les croisés chrétiens massacrent les musulmans par dizaines de milliers, brûlent les juifs enfermés dans leurs synagogues et se lavent pieusement les mains dans le sang de leurs ennemis.

– C'est du propre, intervint Théo. Des chrétiens !

– Ah ! Mais ensuite ils revêtent des aubes bien propres et se rendent pieds nus sur les traces de Jésus ! Le règne des chrétiens dura jusqu'à ce que le grand chef musulman Saladin reprît Jérusalem en 1187. Mais, à la différence des croisés, il épargne les églises et autorise le retour des juifs... Que de batailles autour du tombeau du Christ !

– Bizarre, dit Théo. Parce que, logiquement, il n'y a rien dedans. Ou alors c'est que le Christ n'est pas ressuscité.

– C'est exactement ce que disent les juifs et les musulmans, reprit le consul. Qu'il n'était pas un dieu, mais un simple prophète comme on en avait vu quelques-uns auparavant. Un prophète, c'est déjà très bien à leurs yeux. Mais il n'y a pas que le tombeau du Christ à Jérusalem, vous savez. Il y a le Dôme du Rocher, l'un des endroits les plus sacrés pour les musulmans... Et le mur des Lamentations, où les juifs viennent pleurer devant ce qui reste de leur Temple détruit.

– J'ai vu à la télé, dit Théo. Ils mettent des bouts de papier dans le mur, avec des vœux.

– « L'an prochain à Jérusalem », annonça Tante Marthe avec solennité. Tous les juifs en exil ont dit cette phrase le jour de la Pâque.

– Alors ils fêtent Pâques, eux aussi ? s'écria Théo. Qu'ils ne travaillent pas le samedi, je l'ai vu au lycée. Mais qu'ils fêtaient Pâques !

– Sauf que ce n'est pas la même... dit Tante Marthe.

Deux fêtes de Pâque et quelques messies

Ce n'était pas du tout la même Pâque.

Les juifs la célébraient en mémoire de la terrible nuit pendant laquelle ils étaient sortis d'Égypte, où ils avaient longtemps été réduits en esclavage par Pharaon.

Les chrétiens la fêtaient en souvenir du merveilleux jour pendant lequel Jésus, mort sur la croix trois jours auparavant, était ressuscité.

La Pâque juive consistait en un repas d'un genre particulier, où l'on mangeait debout un agneau mâle rôti au feu, avec des herbes amères et du pain sans levain.

– Le pain azyme, précisa Théo tout fier. Papa en rapporte à la maison.

Les Pâques chrétiennes, elles, célébraient un jour joyeux avec une messe magnifique ; tôt le matin, les cloches revenaient de Rome où elles étaient parties en signe de deuil, pendant trois jours.

– Oui, enfin, ce n'est qu'une coutume, rien de plus, dit Tante Marthe. Car il n'y a pas de cloches dans le Nouveau Testament.

Mais il fallut tout expliquer. Le consul déclara forfait et Tante Marthe s'y colla.

La nuit de la Pâque avait été terrible en Égypte, pas pour les juifs, mais pour les Égyptiens. Car pour obtenir le droit de quitter ce pays où les juifs connaissaient un sort épouvantable, Moïse avait maudit Pharaon et son Égypte sur laquelle s'étaient abattues toutes sortes de malédictions dont Théo se souvenait parfaitement, à cause du film : nuages de sauterelles, inondations de sang, épidémie funeste, et enfin, la dernière, la pire. Le jour venu, dès les premiers rayons du soleil, les premiers-nés des Égyptiens moururent tous, même le fils de Pharaon. Voilà pourquoi les juifs célébraient le repas de Pâque en souvenir de la nuit qui avait précédé le jour de

leur libération. On était prêt à partir, debout et en sandales. On n'avait pas eu le temps de faire lever la pâte pour le pain, voilà pourquoi il était cuit sans levain, ce qui donnait un pain sans mie ni croûte, très plat et très friable. Quant aux herbes, elles avaient l'amertume de l'esclavage qui s'achevait. Guidés par Moïse, les juifs étaient partis à l'aube. Ensuite, le pharaon avait voulu les rattraper.

– Je me souviens, dit Théo. Moïse a ouvert la mer en deux, les juifs sont passés entre les vagues et quand l'armée du Pharaon les a suivis, la mer s'est refermée. Bien fait pour lui.

Et le Christ était mort sur la croix à Jérusalem parce que les juifs le considéraient comme un imposteur dangereux pour le judaïsme. Il se prétendait fils de Dieu, et ça, c'était inadmissible, disaient les juifs. Personne n'était fils de Dieu. Dieu n'avait ni visage ni corps, ni famille. Pire, certains prenaient Jésus pour le Messie, le sauveur annoncé par Dieu à ses prophètes et qui viendrait apporter le salut sur la terre. Certes, quelques prophètes avaient bien prédit qu'un jour le Messie viendrait, mais pas ce jeune homme pauvre, pas un fils de charpentier, ce rien-du-tout qui décida de se proclamer Fils de Dieu ! Bref, les juifs avaient demandé aux Romains de les débarrasser de l'encombrant Jésus, fils de Marie et de Joseph le charpentier.

Les Romains occupaient la Palestine à l'époque. En théorie, ils ne se mêlaient pas d'affaires religieuses, sauf lorsque les prêtres juifs leur demandaient de rétablir l'ordre menacé. Or le clergé juif, avec Caïphe le grand prêtre à sa tête, accusait Jésus de semer le désordre dans le pays en se laissant nommer « roi des juifs », ce qui était tout à fait faux. Mais Caïphe avait un argument de poids : car à l'époque, le seul roi des juifs en exercice était... l'empereur Tibère, le Romain. En apparence, le gouverneur romain n'était pas convaincu de la culpabilité de l'accusé, un contestataire inoffensif. Pourtant, c'est bien le Romain qui condamna Jésus à la crucifixion. Mais il se lava solennellement les mains avant de prononcer la condamnation, histoire de ne pas endosser cette injustice.

– Ce type, c'est Ponce Pilate ? dit Théo. Papa dit souvent : « Moi, je m'en lave les mains, comme Ponce Pilate. »

Donc, pour raisons politiques, Jésus fut condamné à la crucifixion et ne se défendit pas. On le flagella en public, on le coiffa par dérision d'une couronne d'épines bien pointues, on lui fit por-

ter sur le dos la poutre principale de la croix tout au long du chemin qui le conduisait au lieu dit « du crâne », le Golgotha, où il allait succomber. Suspendus par les mains, les pieds ligotés l'un sur l'autre, les condamnés étaient promis à une mort atroce et lente : on leur brisait les tibias, le corps n'était plus soutenu, les poumons s'affaissaient sous le poids, ils ne pouvaient plus respirer et mouraient d'asphyxie. Le « roi des juifs » eut droit à un traitement spécial : car si on ne lui brisa pas les jambes, on cloua sur le bois de la croix les poignets et les pieds, qui saignèrent. Sa tête aussi saignait, à cause des épines de la couronne. Flanqué de deux voleurs condamnés au même châtiment, Jésus mourut avant eux en poussant un cri terrible. Sauf qu'il ne resta pas mort très longtemps. Trois jours plus tard, sa tombe était ouverte, son linceul déroulé, et il apparaissait rayonnant à de pauvres femmes désolées qui pleuraient devant son tombeau. Pourtant, on aurait pu comprendre qu'il était Fils de Dieu : car à l'heure exacte de sa mort, après le cri épouvantable, le tonnerre avait frappé et la terre tremblé. Alors, le Christ était-il le Messie, oui ou non ?

Oui, dirent les chrétiens, oui, puisqu'il est ressuscité d'entre les morts. Non, disaient les juifs depuis ce jour précis. Non. Des messies, le peuple juif en vit passer bien d'autres après Jésus. Souvent, dans les communautés juives en exil, se levait un inspiré qui se prétendait le Messie, comme autrefois Jésus. Parfois, au XVI^e siècle par exemple, leur destin s'achevait sur l'un des multiples bûchers dressés par l'Inquisition, au temps où l'Église catholique se livrait à une persécution forcenée contre les juifs. Mais quelquefois, certains rencontraient un franc succès, comme ce Sabataï Zvi qui se proclama le Messie, qui devint au XVII^e siècle la lumière des juifs exilés en Europe et qui, par peur de la mort, finit par se convertir à la religion musulmane.

– Là, je suis paumé, dit Théo. Lui, le Messie, il s'est fait musulman ?

Tante Marthe admit qu'il y avait de quoi se paumer, en effet. Ce qu'il fallait comprendre, c'est qu'à force d'attendre éternellement le Messie, le peuple juif en suscitant de nombreux en son sein. Encore aujourd'hui, certains « observants » étaient convaincus que le Messie, le vrai de vrai, n'allait plus trop tarder. Dans les années quatre-vingt-dix, il avait failli débarquer par avion de New York sous la forme d'un très vieux et très saint rabbin américain du nom

de Menachem Schneerson. A Jérusalem, un beau matin, les agences de presse avaient reçu l'annonce de l'arrivée du Messie en Israël par l'avion d'El Al en provenance de New York, le soir même ; sa maison était prête, l'événement serait considérable. Mais il n'était pas venu, et puis à quatre-vingt-douze ans il était mort à Brooklyn, USA. On aurait pu croire à l'extinction de la foi dans ce Messie des temps modernes... Eh bien, pas du tout ! Deux ans après sa disparition, ses fidèles allaient répétant que le Rabbi Schneerson n'était pas mort, qu'il allait réapparaître. En Israël même, d'autres soutenaient que le Messie – un autre encore – allait apparaître en Judée pour délivrer le monde entier.

– En Judée ? s'étonna Théo.

– Ceux-là veulent se séparer d'Israël et fonder leur propre petit État, la Judée, intervint le consul. Mais le plus surprenant, c'est le « syndrome de Jérusalem ». Figurez-vous, jeune homme, que, chaque année, on dénombre trois cents hurluberlus, juifs ou chrétiens, qui déambulent dans la Ville sainte pieds nus et en tunique en annonçant la fin des temps, car ils sont tous messies.

– Des fous ! s'écria Théo.

– C'est ce que leur crient les enfants en arabe : *Mejnoun !* Le fou ! Généralement, ils ne sont pas méchants, mais quand même, l'un d'eux incendia une illustre mosquée pour précipiter la fin des temps. Bref, il faut les avoir à l'œil...

Oui, reprit Tante Marthe, le peuple juif avait une longue habitude des messies. Mais d'autres peuples également : car aux États-Unis d'Amérique, il en surgissait également de temps en temps. Par exemple, raconta-t-elle, au XIX^e siècle, un citoyen américain qui n'avait rien de juif, Joseph Smith, âgé de quatorze ans, déclara lui aussi qu'il avait eu une révélation. Dieu lui avait permis de découvrir dans l'État de New York un nouveau livre de la Bible, intitulé le Livre de Mormon, du nom de ce prophète inconnu qui l'aurait transcrit. De ce fait, après avoir dix ans plus tard fondé son mouvement, Joseph Smith était un nouveau Moïse, ou un nouveau Messie, on ne sait trop. Pour avoir défendu sa vision les armes à la main, Joseph Smith avait été lynché par une foule en furie lancée à l'assaut de la prison où il était enfermé. Après sa mort, son successeur avait organisé les mormons en une nouvelle religion, l'« Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours ».

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Théo.

Le consul protesta : Tante Marthe n'avait pas le droit d'appeler « religion » une secte certes importante, mais qui n'était pas une religion véritable. Tante Marthe rétorqua qu'elle ne voyait aucune différence entre une secte et une religion, sauf à dire qu'une religion officielle n'était jamais qu'une secte qui avait réussi. Or les mormons se comptaient par millions, donc, aux États-Unis, ils représentaient une religion.

Le consul se fâcha : insinuait-elle par hasard que la religion chrétienne était une secte au départ, et qui aurait très bien réussi ? Oui, affirma résolument Tante Marthe. Le consul se renfroigna.

– Mais les sectes, c'est drôlement dangereux, intervint Théo. A la télé, on voit tout le temps des reportages... Leurs gourous sont des salauds ! Ils violent les femmes, ils se font servir comme des princes ! Ou alors ils se tuent et ils tuent les autres avec eux... Dans tous les cas, ils piquent les sous des gens ! Comment font-ils pour réussir, ces timbrés ?

– Généralement, ils ont d'étranges yeux magnétiques, expliqua Tante Marthe. Ils ont de l'éloquence, mais ils savent aussi se taire pour mieux fasciner leurs disciples. Ils attirent les malheureux instables comme le papier gluant attrape les mouches... Impossible de les détacher du gourou !

– Scotchés, en somme, dit Théo. Comme la drogue ?

– A peu près. Il est aussi difficile de sortir un fou de sa secte qu'un fou de sa drogue, car les adeptes ont besoin du gourou comme de la substance. Ça s'injecte aussi, la folie.

– Et ça tue, conclut-il. Beaucoup.

On ne pouvait pas dire que Théo avait tort, comme le prouvaient le massacre des davidiens à Waco, au Texas, les suicides collectifs du Temple solaire en Europe et au Canada dans les années quatre-vingt-dix, sans oublier, mais Théo était trop petit pour en avoir entendu parler, l'horrible tuerie de Guyana, en Amérique du Sud, où en 1978 un illuminé fit boire du jus d'orange empoisonné à des centaines de fidèles, dont certains étaient consentants.

– Pouah ! s'exclama Théo. C'est dégoûtant. Dis donc, si tes mormons sont de ce genre-là, alors les sectes, bonjour !

Non, les mormons n'étaient pas de ce genre, ils n'étaient aucunement dangereux. Tante Marthe et le consul finirent par s'accorder pour dire que l'ancienneté jouait aussi son rôle, et que, vu ses deux mille ans d'existence, le christianisme n'avait plus grand-